



**HAL**  
open science

## Bourlet, Simon-Jérôme (Abbé de Vauxcelles)

Pascale Pellerin

► **To cite this version:**

Pascale Pellerin. Bourlet, Simon-Jérôme (Abbé de Vauxcelles). Didier Masseau; Laurent Loty; Patrick Brasart; Jean-Noël Pascal. Dictionnaire des anti-Lumières et des antiphilosophes : (France, 1715-1815), 40, Honoré Champion éditeur, 2017, Dictionnaires & références, 978-2-7453-3067-3. hal-02049996

**HAL Id: hal-02049996**

**<https://hal.science/hal-02049996>**

Submitted on 26 Feb 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bourlet, Simon-Jérôme, (Abbé de Vauxcelles)  
(Versailles 1733-Paris, 1802)

Après de bonnes études au collège d'Harcourt pour certains, au collège de Beauvais pour d'autres, il suivit des études de théologie et fut ordonné prêtre. Les informations sur sa carrière avant la chute de l'Ancien Régime sont parfois confuses. En 1756 il fut nommé prédicateur du roi. Peu de temps après, il prononce et publie deux panégyriques de Saint-Louis et en 1774, une oraison funèbre de Louis XV. Ce serait suite à une oraison funèbre de Charles de Bourbon, comte d'Eu prononcée devant la cour en 1776 qu'il obtient la charge conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. En 1770, il entreprend un voyage en Italie et assiste à l'élection du pape Clément XIV. Il profite de son séjour pour visiter Parme, Milan, Turin, Naples, Venise et Florence et séjourne chez l'abbé Galiani. Après le décès du duc d'Orléans survenue en novembre 1785, il prononce en février 1786 un *Discours aux enfants de Monseigneur le duc d'Orléans*. La *Correspondance littéraire* souligne le talent de l'abbé dans son numéro de mars 1786 : « Le discours de M. l'abbé Bourlet de Vauxcelles [...] est moins un éloge funèbre qu'une exhortation simple et touchante adressée aux enfants de Mgr le duc d'Orléans [...] ; il y règne une sensibilité douce, un abandon aimable, et qu'on doit préférer souvent dans un ouvrage de ce genre à la méthode la plus ingénieuse. » Bourlet de Vauxcelles est à cette époque lecteur du comte d'Artois. Sous l'Ancien Régime, Bourlet de Vauxcelles n'entretient pas de mauvais rapports avec les philosophes des Lumières. Si l'on en croit la Biographie Michaud, le fondateur de la *Quotidienne*, « il voyait souvent Saint-Lambert et Diderot, quoiqu'il fût bien éloigné d'approuver leurs doctrines ». Il est l'ami des poètes Antoine Thomas et Jacques Delille. Il fut rédacteur au *Journal de Paris* fondé en 1777 et au *Mercur de France* mais ne signa apparemment pas ses articles. En avril 1788, la *Correspondance littéraire* publie un petit fragment de l'abbé dédié à Rivarol Mais c'est surtout durant la Révolution, particulièrement après le 9 thermidor qu'il devint célèbre comme contre-révolutionnaire.

Il est surtout connu pour avoir fondé avec la Harpe et Fontanes un journal contre-révolutionnaire, le *Mémorial* et pour avoir participé à la *Quotidienne*, autre journal réputé pour ses positions monarchistes. Il publie durant le Directoire deux textes de Diderot, *l'Entretien d'un philosophe avec la Maréchale de \*\*\** et le *Supplément au voyage de Bougainville* dont la postface très virulente contre Diderot est rédigée par Vauxcelles.

Si dans l'introduction qu'il rédige pour *l'Entretien d'un philosophe avec la Maréchale de\*\*\**, Vauxcelles dénonce l'athéisme de Diderot, il s'attarde sur les qualités morales de l'encyclopédiste : « Il sera certainement compté parmi les Athées mais ne doit pas l'être parmi les méchants. [...] Un très bon homme, confiant et familier, incapable de rappeler le souvenir d'une injure oubliée, et bien plus d'en soupçonner, d'en créer une qui n'existât pas, de croire le genre humain ligué contre lui... » Il se moque néanmoins du zèle déployé par Diderot pour répandre ses convictions matérialistes : « Il y a de certaines réputations qui ne doivent pas hasarder un voyage : celui de Russie ne réussit pas à Diderot. Quelques théories vagues sur l'organisation sociale et sur la perfectibilité humaine ne le mettaient pas au niveau du génie de la Souveraine, fortifié par l'expérience du gouvernement. Les savants n'aperçurent qu'un

bel esprit disert, dans celui qu'ils avaient cru de loin un homme substantiel, exact et fort [...]. Mais surtout sa maladie habituelle de dissenter contre DIEU lui confirma le ridicule dont Favier l'avait déjà averti par une épigramme très connue. <sup>1</sup>»

Vauxcelles recommande aux philosophes de ne pas s'ériger en législateurs d'Etat sous peine de se rendre ridicules. A chacun sa place. Ces positions contiennent une condamnation des pratiques politiques de la Révolution qui ont aboli les frontières entre le journaliste, l'écrivain, l'intellectuel et l'homme politique. Vauxcelles revient également sur la polémique qui a entouré la publication du *Système de la nature* et les liens entre Voltaire et Diderot qu'il se plaît à caricaturer : « Il se flattait d'avoir rendu Voltaire Athée ; et je me souviens de lui avoir entendu dire : C'est moi qui l'ai conquis. Il se trompait beaucoup ; et je ris de tout mon cœur quelques mois après, lorsque Voltaire se moqua si gaiement du *Système de la nature*, que les amis de Diderot appelaient par excellence Le Livre. »

Le conflit entre Voltaire et Diderot fut bien réel mais Vauxcelles en donne un aperçu partiel et partial. La publication du *Système de la nature* contraria profondément Voltaire car elle ruinait sa stratégie de rallier les grands seigneurs à la cause antichrétienne.<sup>2</sup> Par ailleurs, contrairement à ce qu'affirme Vauxcelles, Diderot n'a pas la manie du prosélytisme et c'est bien, du reste, le sens de l'*Entretien*<sup>3</sup>. Voir mon artifice.

L'évocation du *Système de la nature* contribue à emprisonner Diderot à l'intérieur d'un mythe du philosophe rongé par sa manie de propager l'athéisme. En opposant Voltaire aux matérialistes, Vauxcelles semble attribuer à Diderot un rôle prépondérant dans l'épidémie antireligieuse qui a secoué la France depuis 1789. Dans la postface au *Supplément au voyage de Bougainville*, Vauxcelles se montre très virulent à l'égard de Diderot :

« Vous voulez donc mon avis sur le *Supplément au voyage de Bougainville* ? Et bien, c'est du Diderot tout pur. C'était bien le bonhomme le plus immoral en propos, le raisonneur le plus débridé, le plus à la houzarde, que Dieu ait créé, quand il voulut donner un ridicule à la philosophie. [...] Vous me demandiez si vous imprimerez cette *sans-culotterie* ? Eh ! vraiment oui, vous ai-je dit : imprimez-la, puisque vous ne publiez votre Edition que pour un petit nombre de Lecteurs curieux. Et quand ce serait le Public qui lirait cette *joyeuseté* du Philosophe, il est bon que le Public sache quel a été le véritable Instituteur de la *sans-culotterie* ; que le nom, digne de la chose, n'a été trouvé qu'après elle ; que Diderot a appris aux Chaumette et aux Hébert à déclamer contre les *trois maîtres du genre humain*, le grand Ouvrier, les *Magistrats et les Prêtres* ; et que la sagesse de Diderot est à celle de Socrate et des vrais Philosophes, ce que le talent des Hébert et des Chaumette est à celui de Diderot. »

La postface au *Supplément au voyage de Bougainville* inaugure un nouveau type de discours sur Diderot. Le mouvement des anti-Lumières a trouvé en Vauxcelles l'un de ses chefs de file et considère Diderot comme l'un des principaux responsables de la Révolution, particulièrement dans sa phase de déchristianisation. Vauxcelles fait découvrir un nouveau Diderot, à la fois inspirateur de la sans-culotterie et fauteur de troubles et d'anarchie. L'arrestation de Babeuf qui fomentait un complot pour renverser le Directoire a eu lieu en mai 1796 et on venait de découvrir dans ses papiers qu'il reconnaissait en Diderot, qu'il croit l'auteur du *Code de la nature* de Morelly, l'un de ses maîtres spirituels. Les *Opuscules*

---

<sup>1</sup> Opuscules, p. 67.

<sup>2</sup>

<sup>3</sup> Page 91.

*philosophiques et littéraires* ne connurent pas un très grand succès mais ils inquiétèrent les milieux républicains et c'est dans ce contexte que la *Décade philosophique* publiée en septembre 1796, au milieu du procès Babeuf un autre inédit de Diderot, *Abdication d'un roi de la fève l'an 1772 ou les Eleuthéromanes*. C'est dans ce petit poème de Diderot que l'on trouve deux vers inspirés du *Testament* du curé Meslier :

« Et ses mains ourdiraient les entrailles du prêtre  
A défaut d'un cordon pour étrangler les rois. »

La démarche de la *Décade* a malheureusement apporté des arguments aux adversaires de Diderot et des Lumières qui s'en donnent à cœur joie.

Le 20 mai 1797 paraît le premier numéro d'un quotidien, le *Mémorial*, fondé par La Harpe, Fontanes et Vauxcelles. Ils attaquent sans répit les écrivains des Lumières. Le 27 juin 1797, Vauxcelles publie un long article intitulé *De l'opinion publique*. Diderot est sa principale cible : « Je puis dire que j'ai vu naître ce qui s'appelle philosophie ou opinion publique : du moins c'était celle d'un petit nombre d'hommes ; et leurs ouvrages, devenus si célèbres, parurent coup sur coup quand j'entrais dans l'adolescence ou n'en était pas encore sorti. Montesquieu, Buffon, Rousseau, d'Alembert le sage (s'il n'avait voulu devenir le factotum de la philosophie), Diderot le charlatan, tout cela parut ensemble [...]. Le règne de la philosophie fut proclamé. [...] De tous ces hommes que je viens de nommer, c'est l'esprit décousu du charlatan qui a prévalu à la fin [...]. Ce charlatan en voulait, disait-il, au grand Ouvrier, aux magistrats et aux prêtres. Il en voulait aussi à la propriété, tout en soignant la sienne un peu illégitimement, à ce qu'on a dit. La haine de la propriété, de Dieu, de l'autorité, des prêtres, est devenue toute la doctrine philosophique de Chaumette et de Babeuf ; et ils ont dit hardiment, Diderot fut de notre avis, ils ont dit aussi, Rousseau fut de notre avis ; et en effet on trouve dans un des premiers ouvrages de ce philosophe quelques textes contraires à la propriété. Je crois qu'il avait gagné un peu la lèpre naissant de Diderot, dont il ne tarda pas à se détacher et à fuir les désolantes doctrines. Le charlatan resta donc seul propriétaire de ce poison. Il l'a répandu avec le succès que l'on sait ; et c'est vraiment à lui qu'il faut remonter quand on veut chercher en France et dans notre siècle l'origine de la doctrine antisociale. [...]

Ce que nos niveleurs, nos dévastateurs [...] nos scélérats, ont appelé l'opinion publique, n'était donc, il y a trente ans, que les paradoxes inconsiderés, les jeux d'esprit dangereux de cet homme qui mourait d'envie d'être philosophe, et que son imagination déréglée condamna à n'être qu'un sophiste ; mais ce sophiste entraîna bien du monde, surtout quand il eût séduit Helvétius, que tant de sots ont pris pour un oracle, et comme il avait le genre d'éloquence des imposteurs, il mit à la mode le faux enthousiasme, le ton sentimental et d'inspiration soudaine, et enfin toute la magie des énergumènes et des ventriloques. Je riaais de leur folie : hélas ! Je ne prévoyais pas alors que les misérables élèves de leur saltimbanque instruiraient et enivreraient de leurs doctrines tous les insensés des plus basses classes de la société, qui, en s'attroupant et accroissant chaque jour leur fureur, finiraient par tout renverser comme un torrent. »

Vauxcelles reprend ici les critiques adressées à Diderot avant la Révolution. Les termes de charlatan, de sophiste, d'imposteur ont été employés par les ennemis des philosophes dès la publication du *Système de la nature*. On a établi un lien entre Helvétius et Diderot qui relève de la pure invention. Mais la déchristianisation puis la Terreur et l'arrestation de Babeuf suivie de son procès ont conduit Diderot au banc des accusés de la

cour de Vendôme aux côtés des acteurs de la Conjuración des Egaux. Bien que la collusion Diderot/Babeuf ne soit pas une référence fondamentale chez Vauxcelles, elle prend naturellement place dans son discours contre-révolutionnaire. Il accuse Diderot d'avoir fourni une base idéologique aux Hébert et Chaumette, champions de la déchristianisation. Son plus grand crime, c'est son athéisme. Et l'athéisme n'est-il pas qualifié par Vauxcelles de « doctrine antisociale », celle dont Babeuf s'est rendu coupable pour renverser le Directoire ? L'athéisme et le communisme sont donc classés par Vauxcelles à la même enseigne.

Vauxcelles poursuit son attaque contre les philosophes deux jours plus tard. S'il épargne Rousseau, il lance ses flèches contre d'Alembert et Voltaire, la deuxième école qui après celle de Diderot forma l'opinion en France. « Pendant que Diderot le pervertisseur, et Helvétius le perverti, ébranlaient les fondements de la morale, d'Alembert le sceptique, se mettant à la suite du hardi Voltaire, détruisait dans les esprits les plus élevés, toutes les doctrines qui la protègent. » Il cite bien d'autres philosophes, Buffon, Duclos, Rousseau, Condillac qui ont le grand mérite aux yeux de Vauxcelles de n'avoir jamais fait parties des deux écoles de pensée car c'est, selon ce dernier « dans ces deux écoles séparées que s'instruisait et s'exerçait l'audace des subalternes qui, se répandant chez toutes les conditions et dans tous les pays, ont centuplé l'action de ce qu'on jugea à propos d'appeler exclusivement la philosophie, et qui ont tout subjugué ».

Ce qui intéresse ici Vauxcelles, ce n'est pas tant le contenu philosophique des écrits de Diderot, Voltaire ou d'Alembert mais le processus de leur vulgarisation qui aboutit à la formation d'une école populaire destinée à toutes les conditions. Le danger de la philosophie, ce fut sa popularité. Il n'y a pas d'idéologie du complot chez Vauxcelles mais une analyse de l'opinion publique façonnée par la divulgation des idées philosophiques parmi le peuple, idées philosophiques qui sont devenues les siennes. Vauxcelles n'évoque jamais les *Eleuthéromanes* pas plus que la *Religieuse* ou *Jacques le fataliste*. Il s'en tient au *Système de la nature*, la bible de l'athéisme où se sont abreuvés Chaumette, Hébert et Babeuf, les représentants des plus basses classes de la société. Lui-même a été assez naïf pour ne pas percevoir le péril d'une contamination des idées athées et communistes qui allaient conduire à l'effondrement de l'Ancien régime à travers une éducation populaire. Il ne cite aucun texte de Voltaire ou de d'Alembert qu'il attaque pourtant régulièrement. Il ménage en outre plusieurs écrivains des Lumières dont Rousseau. Le 26 mai 1797, Bourlet rend compte dans le *Mémorial* d'un ouvrage intitulé *la Morale de Jésus-Christ et des Apôtres*. Il rend hommage « à la simplicité divine de ce livre qu'on ne peut lire sans devenir meilleur. Qui ne connaît ce beau mot de J.-J. Rousseau ? Nous invitons tout lecteur à en faire l'expérience, quelque opinion qu'il professe, dans quelque région écartée que l'ait emporté la tempête de ses passions, comme dit ce Bossuet, après qui J.-J. Rousseau a su encore être éloquent ». Rousseau est pardonné car il a rompu avec les deux écoles antichrétiennes, celles de Voltaire et celle de Diderot.

Vauxcelles écrit également dans la *Quotidienne*, journal contre-révolutionnaire mais contrairement à La Harpe, il ne signe pas ses articles. Cependant, le journal est du même ton que le *Mémorial* et dénonce les deux maîtres de l'école philosophique, Voltaire et Diderot.

Le ton de ces journaux et de leurs rédacteurs s'explique par la répression anti-jacobine qui avait suivi l'exécution de Babeuf qui accentua la poussée royaliste consolidée par les élections d'avril 1797. Le coup d'Etat du 18 fructidor an V (4 septembre 1797) stoppa

l'offensive monarchiste et condamna plusieurs journalistes à la déportation dont Bourlet de Vauxcelles. Il se déroba à cet arrêt et obtint après le 18 brumaire l'autorisation de rester à Paris où il poursuit jusqu'à son décès ses activités littéraires. En 1798, il publie une préface à *l'Esprit de l'Encyclopédie* qui ne contient aucune attaque ni contre Diderot ni contre d'Alembert. Vauxcelles cherche, à la suite de bien d'autres, à diffuser une nouvelle compilation du dictionnaire encyclopédique et n'a aucun intérêt à vilipender ses deux principaux auteurs.

En 1801, il rédige un discours préliminaire au *Traité de l'éducation des filles* de Fénelon. Ce dont se félicite le *Journal des Débats* qui constate « avec joie le succès de cet excellent livre. » Il republie également les *Lettres de Madame de Sévigné* et un *Commentaire sur les Oraisons funèbres de Bossuet*. Il annote le *Traité de l'éducation des filles* de Fénelon en 1801. Juste avant sa mort, il avait révisé les *Lettres sur Constantinople* de l'abbé Sévin<sup>4</sup>.

Le 21 mars 1802, dans une notice nécrologique, le *Journal général de la littérature, des sciences et des arts*, lui rend hommage et rappelle les persécutions dont il fut victime : « Les événements de 1792 ne lui laissèrent que les seuls biens qui ne sont pas au pouvoir des hommes. Le prétexte de sa proscription fut d'avoir été l'un des coopérateurs du *Mémorial*. Il se déroba à l'arrêté qui l'envoyait à la Guyane française, en se tenant, pendant près de deux années, enseveli dans la retraite la plus étroite. Il a laissé quelques ouvrages. [...] Partout on y reconnaît l'écrivain exact, délicat, semant les fleurs sur les sujets les plus arides ; toujours animé de la seule ambition de faire honte au vice, pour qu'il ne reste plus que la vertu. »

A la différence de La Harpe, son confrère en antiphilosophie, Bourlet de Vauxcelles n'a pas publié d'essais littéraires importants et son nom n'est pas passé à la postérité.

#### Bibliographie :

S-J Bourlet de Vauxcelles, *Opuscules philosophiques et littéraires*, Paris, 1796, 271 p.

P Pellerin : *Lectures et images de Diderot l'Encyclopédie à la fin de la Révolution*, 2000, Septentrion, 381 p.

Pascale Pellerin CNRS UMR 5611

---

<sup>4</sup> Voir Encyclopédie, tome 2, article Bibliothèque, p. 240.